

LELO JIMMY BATISTA

NICOLAS CAGE
ENVERS ET CONTRE TOUT



capricci *STORIES*

LELO JIMMY BATISTA

NICOLAS CAGE
ENVERS ET CONTRE TOUT

DIRECTEUR Thierry Lounas

RESPONSABLE DES ÉDITIONS Camille Pollas

COORDINATION ÉDITORIALE Maxime Werner

CORRECTION Tiphanie Maubon

CONCEPTION GRAPHIQUE Juliette Gouret

REMERCIEMENTS DE L'AUTEUR

À l'éternel François Cau, à Agnès et Olivier pour le courage,
à Julien et Didier pour la confiance, à Allison pour l'éclairage,
à Cléo pour tout ça évidemment et bien davantage.

© CAPRICCI, 2021

ISBN PAPIER 979-10-239-0430-7 / ISBN PDF WEB 979-10-239-0432-1

ISSN 2679-7364

DROITS RÉSERVÉS

6

CHEVAL

13

BALEINE

24

CRABE

37

DRAGON

44

PONEY

58

CAFARD

69

SERPENT

79

HYÈNE

92

SCARABÉE

106

FAUVE

117

CORBEAU

*la nuit
seuls ceux
qui ne peuvent pas faire
autrement
roulent sur les grands axes
dans une sorte de transe
terrible*

PATRICK BOUVET
IN SITU, 1999

*Sois secret, sois étrange.
Sombre, authentique,
impur et dissonant.*

DAVID RUDKIN
PENDA'S FEN, 1974

CHEVAL

Les immeubles tombaient comme des arbres, pulvérisant les voitures, projetant des débris de verre, d'acier. Au milieu de la fureur et des hurlements, les alarmes se déclenchaient les unes après les autres dans une confusion insensée. Tout un pan de la route s'effondra, emportant avec lui des dizaines de corps, silhouettes hurlantes s'agitant follement dans la poussière. On n'y voyait plus rien, il était impossible de savoir où l'on marchait, les gens hurlaient comme des animaux poussés à bout par l'angoisse. Des enfants évacués d'un bus se mirent à tomber par centaines, dans les ravins, dans les fossés, qui eux-mêmes étaient avalés par d'autres ravins, d'autres fossés, creusés par les gigantesques glissements de terrain. Les adultes, les animaux,

les arbres, les buissons, tout le monde se mit à tomber, dégringolant vers ce puits de nulle part qui lui-même s'effondrait vers un outre-néant. Il ferrailait comme les autres, au cœur de cet ahurissant remous. Dans la confusion, parmi les corps qui tombaient en hurlant, les débris, la poussière et le feu, il réussit à s'agripper à – qui pouvait dire ? – un arbre ou un entrelacs de racines. Regardant le vide sous ses pieds, il tentait de comprendre quelque chose à ce brasier, de donner un sens à ce qui était en train de se passer, quand il vit une forme avancer vers lui, rampant contre la paroi, comme une araignée. C'était un clown. Immense. Le regard fixe. Muet. Seigneur. Il fallait fuir. Vite. N'importe où. Se hisser hors de ce cratère dément. Courir.

Bientôt, il fit complètement nuit et il arriva devant le grand château de boue. Il entra en courant, dévalant les couloirs, sans but, affolé, appelant à l'aide, en larmes. Tout était fermé. Là, au fond, une porte. Vite, plus vite, sinon ses pieds s'enfoncèrent dans le sol. L'odeur est intenable. Ce n'est peut-être pas de la boue. Qui a dit que c'était de la boue ? Mon Dieu, ce n'est certainement pas de la boue. Il arrive à la porte. Il y a quelqu'un derrière. Enfer. Le clown. Inerte. Le regard fixe. Muet. Surtout, ne pas crier. Plutôt chanter. Oui, chanter comme si plus rien n'existait, sur cette scène immense qui vient d'apparaître, encadrée par d'épais rideaux. Chanter devant cet orchestre dirigé par un chat rouge. Un gros chat rouge qui semble gagné par un mol abrutissement, avec des yeux dans lesquels on peut lire tous les

maléfiques et les perversions de la pensée. À son signal, la musique monte, les lumières s'allument les unes après les autres, mais il n'y a personne au balcon, dans la salle, juste un froid immense. Et au milieu un spectateur, un seul. Le regard fixe. Pétrifié. Le clown. Qui lui tend une main gantée.

Il prend la main et suit le clown qui se retourne parfois pour lui jeter un sourire puant. Il le conduit vers un long couloir, ses énormes chaussures faisant un bruit de succion abject sur le sol. Puis soudain le clown disparaît. Où est-il passé? Nous sommes de retour à la maison, dans le garage. Dans un coin, au fond, quelque chose frémit. Est-ce lui? Est-ce le clown? Est-il encore là? Non, c'est autre chose. De plus gros. Beaucoup plus gros. Luisant, juteux, brillant, qui dégouline d'une mélasse pouacre et exhale une odeur atroce, écœurante. Dieu, ce qui surgit soudainement de l'obscurité, c'est un cafard. Un cafard immense, de trois, quatre, cinq mètres, frétilant, faisant crisser ses élytres avec un bruissement aigre, brillant dans la pénombre, comme enduit d'un onguent infâme, qui s'avance vers lui et qui, abomination suprême, est doté d'un visage humain. Des traits livides, tremblants, qu'il reconnaît instantanément, dans un hurlement d'épouvante : ceux de sa mère.

Les lieux changeaient parfois, l'ordre d'apparition des personnages également, mais l'issue était toujours la même. Le cauchemar poursuivait Nicolas Kim Coppola depuis plusieurs mois maintenant et

se finissait toujours sur l'apparition du cafard sur lequel était greffé le visage de sa mère, provoquant un hoquet de cris incontrôlés et l'irruption un brin accablée de son père. À ce stade, August Coppola était habitué aux terreurs nocturnes de son plus jeune fils et, même si la régularité des cauchemars l'inquiétait toujours un peu, elle ne l'étonnait, au fond, pas tant que ça. Depuis l'arrivée de Nicolas dans leur petite maison de Hackett Avenue, dans le quartier de Los Altos, à Long Beach, plus rien n'avait vraiment été pareil. Juste après sa naissance, le 7 janvier 1964, son épouse Joy Vogelsang avait eu ses premières crises. Le médecin les avait reçus dans une petite pièce aux murs vert d'eau et le diagnostic était tombé comme d'une gorge béante, tranchée par un coup de hachoir : trouble bipolaire doublé de démence schizophrénique. Bientôt, cette danseuse et chorégraphe au tempérament exalté subirait ses premiers traitements par électrochocs et devrait quitter la demeure familiale pour être soignée en institut spécialisé, disparaissant progressivement de la vie d'August et de leurs trois enfants, Marc, Christopher et Nicolas. Mais pour le moment, elle est à la maison, où elle enchaîne de très précaires phases de calme et de longues périodes d'absence ou d'intense mélancolie qui l'obligent à s'enfermer dans sa chambre, des jours entiers, parfois des semaines. Sujette à des pertes de mémoire intempestives, elle oublie fréquemment ce qu'elle faisait cinq minutes plus tôt et se laisse souvent emporter par des colères aussi ahurissantes qu'imprévisibles. Un sujet de dispute récurrent tourne

autour de Nicolas. Elle prétend qu'August n'est pas le père de son dernier fils. Pour elle, il n'y a aucun doute : il est le fruit de sa liaison avec l'acteur Robert Mitchum, rencontré lorsqu'il est venu rendre visite à sa troupe, en coulisses, au printemps 1963, et dont le portrait dédicacé trône sur un petit meuble du salon. Le sujet envenime les relations entre Joy et August, mais aussi entre August et Nicolas. Bien que Joy soit malade, instable, le doute s'installe. Il y a une possibilité pour que ce soit vrai – infime, certes, mais une possibilité tout de même. D'autant qu'à bien y regarder, Nicolas a, en effet, quelques traits en commun avec Robert Mitchum. Le regard tombant, la lippe boudeuse, des oreilles qu'on peut saisir à pleine main – cette tête de Droopy goguenard, de furet fondu. Et puis, il y a autre chose. Cet enfant leur était immédiatement apparu comme différent des deux autres. Extravagant, tragique. Étranger. D'emblée, il avait voulu en finir avec eux. Allergique au lait maternel, il fut immédiatement donné pour mort par le personnel hospitalier – et finalement tiré d'affaire après quatre jours de traitement. August Coppola, qui n'avait pas encore pu le voir, le découvrit à ce moment-là : *« Nicolas a ouvert ses yeux et il avait ce regard curieux, incroyablement perplexe, comme s'il savait déjà dans quel monde étrange il venait de débarquer. De mes trois enfants, c'est le seul à qui j'ai ressenti le besoin de me présenter. Pour tout dire, il ressemblait à un extra-terrestre. »*

À le voir en cette nuit du printemps 1969 dans la pénombre de sa chambre, il ne semblait guère

plus avancé. Nicolas avait un peu plus de quatre ans et affichait toujours cette joie désolée, cet air de noblesse perdue, comme si on lui avait fourni trop tôt le mode d'emploi de l'existence, la liste des désillusions à venir, et qu'il les avait acceptées sans rechigner, se disant qu'il trouverait bien en chemin quelques sources de contentement malgré tout. Comme chaque soir, Nicolas s'excusait auprès de son père pour avoir hurlé, s'être montré peureux. August le rassurait : « *Ceux qui ont peur et qui crient, ce sont les hommes sans mensonge ni vanité. Rendors-toi. Pense au cheval blanc. Il est dans tous les rêves. Il te protégera.* »

Nicolas se rendormit et, après quelques minutes à fouailler dans l'obscurité, vit le cheval blanc s'approcher de lui. Ce n'était pas un cheval de conte de fées, c'était un animal sauvage aux manières sèches, brutales et à la robe sale tirant sur le rose et l'ocre. Mais sa présence avait quelque chose de rassurant. Comme une vieille couverture mitée après un long trajet sous la pluie. Ils étaient tous deux face à face, dans le garage de la maison, quand soudain, du fond de la pièce, le clown apparut. Le regard fixe. Muet. Avancant à pas chaloupés. À ses pieds, le gros chat rouge alanguï le suivait en ondulant. Nicolas eut un mouvement de recul. Le clown s'assit doucement sur le sol, le chat à ses côtés. D'un geste, il invita Nicolas à les rejoindre. Sans les quitter des yeux, surveillant le moindre de leurs mouvements, Nicolas s'installa près d'eux. D'un hochement de tête, le clown lui fit signe de regarder le cheval.

Les sabots de l'animal frottaient le béton avec un bruit de feu crépitant. Puis il frappa le sol et dans un claquement mat, s'embrasa tout entier. Le cheval n'était plus qu'une vague silhouette entourée de longues flammes frangées de noir. Doucement, il se dressa sur ses deux pattes arrière. Et avec des mouvements à la minutie obscène, effarante, il se mit à danser.

COUVERTURE : © DR

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 2021 PAR FLEX - UNION EUROPEENNE
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2021

capricci *STORIES*

Dieu dansant rongé par un feu bouillonnant, flamboyant éloge de l'imperfection, Nicolas Cage s'est construit au long d'un parcours aux stupéfiantes incursions, où se croisent Francis Ford Coppola, David Lynch, Werner Herzog, des clowns, des cafards, des baleines, les Beatles, Elvis Presley et Internet tout entier.

Il fait aujourd'hui à l'écran ce que plus personne n'ose faire : déconcerter, rompre, démolir, prendre des risques, essayer, quitte à perdre et sombrer.

Un véritable monstre de cinéma, dans tous les sens du terme, qui depuis quatre décennies ne poursuit qu'une seule voie : la sienne, envers et contre tout.

Lelo Jimmy Batista est auteur, scénariste et journaliste pour *Libération*. Dans la collection « Capricci Stories », il a déjà publié *Robert Mitchum, l'homme qui n'était pas là*.

Prix papier 11,50 €

Prix pdf web 6,99 €

Harmonia Mundi diffusion